

Le questionnement radical de Monique Wittig, ou le modèle théorique lesbien comme virtualité et conscientisation

Doctorant David Latour

Université d'Aix-en-Provence, France

Résumé : Dans *The Straight Mind (La Pensée Straight)*, Monique Wittig propose une déconstruction de l'idéologie hétérosexuelle en tant que système politique d'un point de vue lesbien, en se plaçant donc à la marge de l'hétéro-patriarcat pour mieux l'examiner et le subvertir. En remettant en cause le mythe essentialiste de « La » femme, l'auteure pose le lesbianisme comme une identité affective mais surtout politique et économique de résistance à l'hétéro-sexisme et au patriarcat. Cet ouvrage est l'un des ouvrages théoriques fondateurs du féminisme matérialiste et par extension des Gender Studies puisqu'il implique le questionnement même des catégories de sexe/genre social. C'est ce féminisme « à la française », né à la fin des années 1970 et inclus dans le corpus de la French Theory, qui a donné naissance aux Gay & Lesbian et aux Queer Studies aux Etats-Unis avant de rayonner dans tout l'occident jusqu'à aujourd'hui. Dans *Les Guérillères* et *Le Corps lesbien* en particulier, l'auteure rend un hommage lyrique aux corps des femmes totalement « décolonisés » de l'emprise des hommes (les femmes ne sont-elles pas « le continent noir » d'après Freud ?), créant ainsi une nouvelle mystique lesbienne, entre poésie et politique. Dans cette optique, je propose une analyse de l'assertion de Wittig selon laquelle « les lesbiennes ne sont pas des femmes » à la lumière du travail de Simone de Beauvoir, Collette Guillaumin, Christine Delphy et bien entendu Beatriz Preciado, Teresa de Laurentis et Marie-Hélène Bourcier.

Mots-clés : *sexisme, sexage, idéologie hétérosexuelle, lesbianisme, questionnement transidentitaire, féminisme*

« Il est à remarquer [que] grâce à l'abolition de l'esclavage, la 'déclaration' de la couleur est maintenant considérée comme une discrimination. Mais ceci n'est pas vrai pour la 'déclaration' de 'sexe' que même les femmes n'ont pas rêvé d'abolir. Je dis : qu'attend-on pour le faire ? »¹ conclue Monique Wittig dans « La Catégorie de sexe ».

« Tu te rends compte : elles sont toutes lesbiennes... il n'y a que des lesbiennes pour s'intéresser à la cause des femmes ! » m'a dit Fraka il y a douze ans. A cette époque, j'étais déjà féministe, j'étais encore une femme – il me faudra attendre huit ans pour décider d'être un homme. Nous étions une vingtaine de femmes et quelques hommes à une conférence tout à fait stimulante que donnaient Claudie Lesselier, Caroline Fourest et Fiammetta Venner intitulée « L'Extrême droite et les femmes »². La réflexion d'apparence anodine de cette copine résonne encore en moi aujourd'hui, tout en faisant écho aux lectures de Monique Wittig que je n'ai cessée de faire depuis : par leur questionnement radical, ces lesbiennes matérialistes semblaient avoir perçu et compris quelque chose qui se joue dans l'expérience que les femmes font du sexisme, et elles seules étaient en mesure de nous en faire part. J'ai rencontré l'œuvre de Wittig alors que je savais qu'au fond de moi je n'étais pas une femme ; je ne m'affirmais déjà plus comme 'homosexuelle' ou 'lesbienne' mais comme 'gouine' et j'avais l'intuition que ma vie allait devoir prendre un cours différent, jusqu'à faire de moi un homme. C'est à ce moment là de mon questionnement transidentitaire et politique que l'affirmation littéralement dé-rangeante « les lesbiennes ne sont pas des femmes »³, en conclusion à « *La Pensée Straight* », agit en moi comme un révélateur aussi sûrement qu'il déclencha stupeur et tremblement lorsqu'elle a été prononcée pour la première fois. Loin de toute considération sur les corps biologiques, Wittig semble poser le lesbianisme en opposition à l'hétérocentrisme social, comme une identité, et non une orientation sexuelle. La lecture de *La Pensée Straight*⁴ de Wittig a aussi été pour moi l'occasion d'un questionnement prophétique double – à la fois conceptuel et identitaire – car si les lesbiennes ne sont pas et n'ont pas vocation à être des femmes, comment définir cette identité 'femme' qui semble pouvoir s'acquérir ? Pourquoi Wittig déconstruit-elle le modèle féminin hétéronormé ? Si on refuse d'être hétérogenre, comment le modèle lesbien peut-il nous aider ?

Le corps matériel des femmes

Toute étude sur le genre se doit de commencer par cette phrase fondatrice devenue lieu commun : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit (...) qu'on qualifie de féminin »⁵ affirmait Simone de Beauvoir il y a plus de soixante ans en ouverture au deuxième tome de *Le Deuxième Sexe*. Cette citation, aussi souvent utilisée que mal comprise, « ouvre la brèche constructiviste »⁶ – pour plagier Marie-Hélène Bourcier dans *Queer zones* – en avançant que l'identité « femme » est avant tout le produit d'un vécu individuel et collectif ; il s'agit d'une construction sociale, d'une catégorie façonnée par la culture, et comme telle, totalement déconnectée de tout déterminisme ou prédisposition naturelle. L'anatomie femelle définie par les signes primaires et secondaires de sexualité ne justifie en rien le préjugé selon lequel les femmes sont les inférieures et les servantes des hommes. Avec le sens de la formule qu'on lui connaît, Wittig et d'autres féministes dénonce que « [l'homme] peut sous couvert de pensée scientifique nous renvoyer à nos ovaires comme on renvoie un chien à sa niche. »⁷ De plus, les critères définissant la notion de féminité sont exclusivement relatifs à une civilisation et à un moment historique particuliers. Hors, en assignant une nature immuable aux femmes, laquelle se donne à penser comme une donnée antérieure à toute science, la société justifie à rebours le cours d'une histoire misogyne dans tous les domaines de la vie matérielle et psychique, donnant l'impression d'une naturalité permanente et préexistante à toute pensée. C'est au cœur de ces mouvements antagonistes - que se joue le destin des individus femmes.

Wittig s'inscrit dans le prolongement du questionnement des mythes et croyances⁸ : « la-femme n'existe pas pour nous, elle n'est autre qu'une formation imaginaire, alors que 'les femmes' sont le produit d'une relation sociale »⁹, argumente-t-elle dans le bien nommé « On ne naît pas femme » : « Notre corps nous appartient ! »¹⁰ criaient les femmes car si « la femme » ou « la féminité » sont des représentations collectives du discours et de l'inconscient, le pluriel « les femmes » ne renvoie pas à une notion abstraite mais à des corps constituant des instances d'existence concrète, matériellement vérifiables et traversés par des forces et des tensions à l'œuvre dans le tissu social. Puisque « l'idéologie de la différence des sexes opère dans notre culture comme une censure, en ce qu'elle masque l'opposition qui existe sur le plan social entre les hommes et les femmes en lui donnant la nature pour cause »¹¹, les corps féminins sont perpétuellement en lutte rappelle-t-elle. La mécanique implacable de production de « La Différence » fait de « femme libre » une expression indiscutablement oxymoronique puisque « la-femme » est une invention qui définit l'individu-e affublée de ce sexe social comme physiquement et psychologiquement inférieure aux hommes. Il n'y a ni essence féminine ni « éternel féminin » pour reprendre les formulations de la presse « féminine » qui veulent rendre les femmes « plus femmes que femmes » selon la tautologie : la seule chose qui persiste, c'est le sexisme, et par extension l'homophobie, la transphobie et toutes les autres formes de discriminations fondées sur l'idée de nature.

C'est par le régime du « sexage »¹² selon l'expression de Colette Guillaumin, que la culture et la société se donnent les moyens de « marquer » les femmes du sceau de l'oppression à travers l'appropriation aussi bien privée par un individu homme (père, frère, mari, fils) – principalement dans le cadre du mariage – que collective du groupe des femmes (célibataires comprises). Mécanisme éminemment phallocratique, le sexage maintient les femmes dans un état d'infériorité et de dépendance totale vis-à-vis de tous hommes : elles ont le devoir de satisfaire la sexualité de leur conjoint et donnent leur temps, leur force ce travail et les produits de leur corps à ce dernier ainsi qu'à leur famille, en même temps qu'elles doivent subir le viol, la pornographie misogyne, le harcèlement sexuel, les disparités de salaires... Dans cette société, « les hommes s'approprient pour eux-mêmes la reproduction et la production des femmes ainsi que leurs personnes physiques au moyen d'un contrat qui s'appelle le contrat du mariage. »¹³ Selon Delphy, Sur le travail des femmes comme

fondement d'un mode de production où les hommes exploitent leurs compagnes ou épouses (et par extension les mères et les sœurs !) en profitant du travail gratuit de celles-ci¹⁴. C'est une relation qui « implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques ('assignation à résidence', corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimités, etc.). »¹⁵ Par analogie avec le système du servage, la société assigne les femmes au sexe féminin en frappant leur carte d'identité du sigle 'F', de sorte que « le degré de réalité ressenti [soit] celui de l'évidence du froid et du chaud, du jour et de la nuit, un fait en quelque sorte. L'appartenance des serfs à leur propriétaire, l'appartenance des femmes au groupe des hommes (et à un homme), en tant qu'outil, est de même sorte »¹⁶ entérine Guillaumin. Dans une certaine mesure, être une femme, c'est porter l'étoile jaune à perpétuité, c'est arborer malgré soi le « A » de « Autre », comme celui brodé en rouge vif sur la poitrine d'Hester dans *La Lettre écarlate*¹⁷. La naturalisation des dispositifs sociaux de l'oppression fait que la mention du sexe d'assignation biologique et social sur les cartes d'identité est vécue comme une évidence qui revêt un caractère d'obligation normative.

« Seul la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre* »¹⁸ écrit Beauvoir en prolongement à sa définition de l'identité féminine. Par le truchement de l'identification passive, la femme se fait l'« Autre » de l'homme au sein d'un système de structurations politiques hétéronormé qui prétend organiser les individus en groupes genrés diamétralement opposés et donc parfaitement complémentaires. Ontologiquement et métaphysiquement, elle est Eve, la côte d'Adam, identique et différente à l'infini, normalisée par les lois dominantes puisque « la société hétérosexuelle est fondée sur la nécessité de l'autre-différent à tous niveaux (...) [Elle n'] opprime pas seulement les lesbiennes et les hommes homosexuels, elle opprime beaucoup d'autres-différents, elle opprime toutes les femmes et de nombreuses catégories d'hommes, tous ceux qui sont dans une situation de dominés »¹⁹ peut-on lire dans « La Pensée straight ». La sujétion des minorités est nécessaire pour asseoir le pouvoir hétéropatriarcal, car pour qu'il y ait exploitation par la classe dominante, celle-ci doit générer des classes exploitées di(s)-semblables. Les femmes se voient enfermées dans une classe qui leur impose d'être l'inverse de l'indispensable maître-homme qui, lui, n'étant pas différent, a tous les droits : « Ils n'y a [que les femmes] qui ne sont que sexe, le sexe, et sexe elles ont été faites dans leur esprit, leur corps, leurs actes, leurs gestes ».²⁰ Les hommes annulent toute potentialité subversive des minorités sexuelles ou genrées et sexualisent la différence ainsi créée pour se l'approprier et la contrôler en ce qui concerne l'existence des femmes, pour la nier ou la ridiculiser en ce qui concerne le lesbianisme, ou pour la violenter et l'éradiquer en ce qui concerne l'homosexualité masculine. Cela explique qu'aussi longtemps que notre mémoire occidentale remonte, « les homosexuels et les femmes ont été exclus de l'humanité »²¹ écrit-elle dans « Paradigmes ». L'Empire des hommes produit et se nourrit de l'hétérosexualité à l'infini.

Pour cette raison, Wittig refuse le principe républicain d'« égalité dans la différence » : « les femmes ne devraient jamais formuler cette obligation (...) comme un 'droit à la différence', ne devraient jamais s'abandonner à la 'fierté d'être différentes' »²² oppose-t-elle dans « Homo Sum ». En effet, en même temps qu'elles valorisent cette différence, les femmes se réaffirment non-hommes et cessent par là même d'exister en tant que sujets autonomes : elles sont le manque, l'humanité amoindrie, l'eunuque lacanien. En définitive, on peut poser la tautologie « les femmes sont des hommes puisqu'elles sont des Hommes », ou pour reprendre le slogan « Un homme sur deux est une femme. »²³ Afin qu'elles cessent de se définir au regard de ce que (ne) sont (pas) les hommes, l'altérité se voit détrônée chez Wittig par ce qu'il convient d'appeler l'identité du semblable : « l'Autre ne peut pas être essentiellement différent de l'Un, c'est le Même, pour reprendre ce que Voltaire a appelé la 'Mêmeté' (...). Ni la pensée de l'Autre ni la pensée de la Différence ne devraient être possibles pour nous, parce que 'rien de ce qui est humain est étranger'. »²⁴ On retrouve l'emploi du terme « Mêmeté » à l'entrée « Identité » du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, mais l'usage n'a jamais adopté ce néologisme hérité des Lumières. Au contraire de

l'Anglais qui nous propose le nom « *sameness* » pour qualifier l'identité de celui ou celle qui est notre semblable, le français n'a jamais intégré ce terme à son lexique, comme si la langue elle-même, façonnée par les hommes, résistait à intégrer les femmes à son système de référents, car pourquoi et comment nommer ce qui n'existe pas, ou qui n'existe que dans le paradoxe de l'oubli et du silence ?

Wittig s'inspire du Marxisme (nous aborderons le Structuralisme en deuxième partie) afin de conceptualiser l'oppression des minorités de sexe et de genre par l'idéologie hétérosexuelle. Ce système de pensées hétéro-normatif car centré sur la famille nucléaire est interrogé par l'auteure qui l'utilise aussi comme tremplin pour formuler une philosophie originale associant matérialisme historique, féminisme radical et théorie de la subjectivité ; elle s'en réapproprie la terminologie comme pour faire un pied de nez théorique et méthodologique à une histoire des idées qui aura toujours tenu les femmes à l'écart, aussi bien en tant qu'objet d'étude qu'en tant que sujet d'énonciation et créateur de savoir. Se préoccupant uniquement de la lutte des classes socio-économiques et de la prise de pouvoir du prolétariat, le Marxisme n'échappe pas à la critique de Wittig qui refuse de voir le combat féministe subordonné à toute autre lutte²⁵. La lutte des femmes est aussi un des moteurs de l'histoire car les femmes qui ne veulent pas vivre selon les critères de féminité en vigueur mènent un combat individuel et collectif permanent. Ainsi, l'auteure s'appuie sur une dialectique d'inspiration marxiste afin d'étiqueter les forces à l'œuvre dans les rapports d'oppression. Nommer les catégories de sexe en tant que concepts d'opposition est la première étape vers l'émancipation car chez Marx comme chez Wittig, ce n'est pas la conscience des individu-e-s qui détermine leur existence mais c'est leur existence sociale qui au contraire détermine leur conscience : « Cette opération de compréhension de la réalité doit être entreprise par chacune de nous : on peut l'appeler une pratique subjective, cognitive. »²⁶ Elle développe l'idée que, dans la première phase de la dialectique, c'est cette différence binaire fortement hiérarchisante qui structure nos sociétés hétéropatriarcales car « comme il n'existe pas d'esclaves sans maîtres, il n'existe pas de femmes sans hommes. »²⁷ Puis, elles se font catégories d'opposition lorsque l'on rentre dans les phases de conflit et finalement de résolution : « La lutte des classes est précisément ce qui permet de résoudre la contradiction entre deux classes opposées, en ce qu'elle abolit au moment même où elle les constitue et les révèle en tant que classes. »²⁸ De *La Politique* et *La Métaphysique* d'Aristote à *L'Idéologie allemande* et *Le Manifeste du Parti Communiste* de Marx, la philosophie, la science et la politique sont les domaines privilégiés de théorisation de cette division. Celle-ci se traduit en termes d'opposition « hommes » *versus* « femmes » chez les féministes, « dominants » *versus* « dominé-e-s » selon la dialectique marxiste ou « maître » *versus* « esclave » en termes hégéliens. Pour autant, les sexes ne sont pas en guerre selon la rhétorique des années 1980 puisqu'ils ont été créés pour être en harmonie. La fameuse « guerre des sexes » est un mythe visant à camoufler le système d'oppression institué. De même, le mythe d'un matriarcat ancestral est tout aussi hétéronormatif que le patriarcat puisqu'il présuppose une organisation sociale hétéropatriarcale où les femmes ont un rôle de femelles génitrices. Wittig formule sa dialectique féministe matérialiste en trois temps : oppression par la création de la catégorie femme, luttes féministes et émancipation par le lesbianisme radical.

Prise de conscience comme prise de pouvoir

Près de trente ans après *Le Deuxième Sexe*, Wittig se départit des théories beauvoiriennes de « l'alignement strict entre sexe biologique et pratique sexuelle »²⁹ qui créent un modèle-femme hétérocentré. « Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette ! »³⁰ scandaient les féministes dans les manifestations. On ne naît pas femme, on le devient... *pas toujours*. Wittig va plus loin dans la déconstruction des rôles genrés en remettant en cause les postulats naturalistes supposément fondateurs non seulement de l'identité femme, mais aussi de l'hétérosexualité en soutenant qu' « il reste au sein de cette

culture un noyau de nature qui résiste à l'examen, une relation qui revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature, c'est la relation hétérosexuelle ou relation obligatoire entre 'l'homme' et 'la femme'. »³¹ Notre culture convoque la nature afin de justifier des rôles hors du temps, à la fois sexués, genrés et sexuels imposés aux femmes et aux hommes. Comme la notion de femme, l'hétérosexualité est le produit d'une relation sociale qui se présente pourtant comme un « déjà-là » préexistant à toute autre autorité, un destin métaphysique et matériel inéluctable qui divise l'humanité en deux. Pourtant, en tant que pratique sexuelle et/ou politique, l'hétérosexualité ne peut trouver sa légitimité dans une quelconque idée de nature « car il n'y a pas de 'nature' en société »³² nous rappelle le féminisme matérialisme. De ce fait, aucune forme d'orientation sexuelle – y compris l'homosexualité – ne peut trouver de justification dans la nature, contrairement à ce qu'affirme Gide dans *Corydon* suppose le rôle civilisateur de la pédérastie et de l'uranisme.

L'hétérosexualité n'est pas autre chose que « le régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'esclavagisation des femmes »³³ rappelle Wittig utilisant un néologisme pour souligner la violence de cette mainmise sur les corps matériels de femmes. En cela, elle rejoint les travaux d'Adrienne Rich selon qui l'hétérosexualité a pour seule vérité substantielle d'être une injonction faite aux femmes par la société, quelque chose qui a dû être imposé systématiquement, répandu par la propagande et maintenu par la force.³⁴ C'est l'autorité despotique des dominants qui a engendré les sexes et par extension l'hétérosexualité. « Car il n'y a pas de sexe. Il n'y a de sexe que ce qui est opprimé et ce qui opprime. C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse »³⁵ insiste Wittig dans la veine de Delphy³⁶ chez qui le genre social de l'oppression précède et engendre les représentations coercitives du sexe opprimé. Il en découle que les sexes ont été créés par l'économie hétéropatriarcale étant donné que « la catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant qu'hétérosexuelle »³⁷, mettant ainsi la classe dominante à l'abri des vicissitudes de l'histoire. Lorsque l'on parle des rapports hommes-femmes, on parle en fait de l'asservissement des unes au profit des autres afin que soit maintenue une hiérarchie socio-économique d'exploitation : « Masculin/Féminin, mâle/femelle sont les catégories qui servent à dissimuler le fait que les différences sociales relèvent toujours d'un ordre économique, politique et idéologique. »³⁸ Ce que l'on nomme « hétérosexualité » est loin de se limiter à la sexualité et aux amours de celles et ceux qui sont attiré-e-s par des personnes dites du sexe opposé ; il s'agit aussi de valider le modèle du couple monogame institué par le mariage, de perpétuer l'espèce, voire la race, et d'offrir à la société des forces vives sans cesse renouvelées.

Ce régime politique hétérosexuel, Wittig l'a conceptualisé et baptisé « la pensée *straight* » en référence à *La Pensée sauvage*³⁹ de Claude Lévi-Strauss paru en 1962. Le Structuralisme levi-straussien tente de valoriser toutes les civilisations en leur trouvant des points communs, sans formuler de jugement euro-centré ni verser dans un humanisme chrétien condescendant. Dans cette étude basée sur l'observation de peuples primitifs, Lévi-Strauss élabore la notion de « pensée sauvage » pour désigner un ensemble de structures logiques inconscientes mises en place à des fins de survie. Elles sont présentes en chaque homme dans toutes les civilisations tant qu'il n'y a pas domestication des individus. La « pensée sauvage » n'est aucunement la pensée des sauvages par opposition aux civilisés car, depuis toujours, tous les hommes sont capables de conceptualiser : les primitifs de façon empirique (comme le montre le bricolage) et les modernes de manières plus abstraites. C'est une pensée structurée et structurante selon des modèles abstraits tels que la science, la culture, les totems, les castes, les catégories, les éléments, les espèces et les nombres. Si l'ethnologue avait soutenu Simone de Beauvoir lors de la parution de *Le Deuxième Sexe*, Wittig s'en prend à sa théorie d'échange réciproque et de circulation des femmes pour en critiquer ce qu'elle considère comme un sexisme normatif se cachant derrière l'apparence d'une description anthropologique objective. Suivant le modèle structuraliste qu'elle réutilise et détourne, Wittig forge la notion de « pensée *straight* » pour désigner l'ensemble des catégories de

pensée et de langage qui « fonctionnent comme des concepts primitifs dans un conglomérat de toutes sortes de disciplines, théories, courants, idées (...) Il s'agit de 'femme', 'homme', 'différence', et de toute la série de concepts qui se trouvent affectés par ce marquage, y compris des concepts tels que 'histoire', 'culture', et 'réel'. »⁴⁰ Ces catégories hétérocentrées et hétéronormatives organisent le monde selon les intérêts des hommes blancs, hétérosexuels, riches, valides etc. ce que les américains désignent sous le terme parapluie de *WASP* (« *White Anglo-Saxon Protestant* » ou « Blancs protestants anglo-saxons »). La pensée *straight*, c'est la pensée bourgeoise au sens de Mai 68 qui génère et prend appui sur l'exclusion par le racisme, le classisme, l'âgisme, l'homophobie, la transphobie, la sérophobie, le spécisme etc.

L'autorité hétérosexiste, qui constitue le canon de la pensée en occident, a pu échapper pendant des siècles à notre esprit d'analyse car elle ne dit pas son nom⁴¹ – « là à l'évidence comme la lettre volée du conte de Poe »⁴² – elle se pose comme norme et n'opère jamais de retour critique sur elle-même : « Nous, depuis ce temps immémorial, vivons comme un peuple colonisé dans le peuple, si bien domestiquées que nous avons oublié que cette situation de dépendance ne va pas de soi. »⁴³ Elle se donne à penser comme une donnée intemporelle et universelle puisque « les hommes blancs, les propriétaires des moyens de production ainsi que les philosophes (...) depuis toujours théorisent leur point de vue comme étant absolument le seul possible. »⁴⁴ La norme ne supporte pas que les minorités lui accolent une étiquette et la dénoncent en la rendant à son tour victime de la pensée de l'Autre. La meilleure arme de la domination c'est de maintenir la ou le dominé-e dans l'ignorance totale de sa subjection. Ainsi en 1920, une célèbre auteure américaine fait-elle dire avec ironie à Newland Archer à propos de sa future femme May : « Pourquoi émanciper une femme qui n'avait pas la moindre idée qu'elle n'était pas libre ? Il savait que le seul usage qu'elle ferait de son indépendance serait de l'offrir en sacrifice à l'autel conjugal. »⁴⁵ De leur côté, les hommes savent très bien qu'ils dominent les femmes, « ils n'ont pas besoin de l'énoncer constamment car l'on parle rarement de domination au sujet de ce que l'on possède déjà. »⁴⁶ L'oppression est d'autant plus efficace qu'elle est sournoise et silencieuse, partout présente, à toujours nous dicter nos vies et à brider nos subjectivités, à nous « surveiller et punir » pour détourner Foucault.

Pour prendre le pouvoir, la pensée *straight* prend la parole en la confisquant aux dominé-e-s : « Ces discours parlent de nous et prétendent dire la vérité sur nous (...) Leur action sur nous est féroce, leur tyrannie sur nos personnes physiques et mentales est incessante. »⁴⁷ Les mots agissent sur le monde matériel car ils agissent sur les corps et les esprits qui le composent ; ils ne sont pas divorcés du réel, comme ils le sont pour les sémioticiens qui font du discours un pur objet de réflexion théorique. Comme tous les domaines de recherches scientifiques, l'histoire n'est pas épargnée par la propagande de la pensée dominante et sa propension à « invisibiliser la culture *butch/femme* ou les *butchs* »⁴⁸ d'après Bourcier. Comme la science, la politique et l'ethnologie, l'Histoire (avec un grand H), celle des universitaires et des chercheurs, est le lieu du déracinement perpétuel dont sont victimes les minorités LGBTI : « L'historien(ne) (...) participe de cette entreprise de négation des sujets lesbiennes et gays en fondant son travail sur des concepts tels que 'famille' et 'nation', concepts hétérosexuels »⁴⁹ écrit Sharon Marcus dans « Quelques problèmes de l'histoire lesbienne ». Le discours *straight*, unitaire et totalisant, participe d'une stratégie de harcèlement qui a pour fonction d'être « un avertissement, il nous ordonne de rester dans les rangs, il nous met au pas »⁵⁰. Wittig déconstruit les mécanismes du langage psychanalytique des gardiens du temple de l'ordre symbolique avec esprit : « Pour moi, il n'y a aucun doute que Lacan ait trouvé dans 'l'inconscient' les structures qu'il dit avoir trouvé puisqu'il les y avait mises auparavant. »⁵¹ En créant leurs catégories épistémologiques, les théories des sciences dures et des sciences « molles » se donnent le pouvoir de « poétiser le caractère obligatoire [c'est-à-dire obligatoire et impératif] du tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas »⁵² afin de rendre l'hétérosexualité invisible et inouïe pour être totalement opérante.

Le savoir est le bras armé de la subjectivisation de la conscience si bien que lorsque « nous découvrons que les femmes sont les objets d'une oppression, d'une appropriation, dans

le moment même où nous pouvons le concevoir, nous devenons des sujets dans le sens de sujets cognitifs, à travers une opération d'abstraction. »⁵³ Constatant que les discours hétérosexistes « nous nient toute possibilité de créer nos propres catégories, et [qu'ils] nous empêchent de parler sinon dans leurs termes »⁵⁴, Wittig enjoint les lesbiennes, les hommes homosexuels et les autres catégories esclaves à sortir du silence⁵⁵ afin de créer leurs propres référents linguistiques dans le but de re-structurer la réalité psychique selon leur prisme. Cette prise de parole et cette réappropriation de l'oppression sont un acte performatif créateur de subjectivité. Lorsque l'on appartient à une minorité, il faut maîtriser le langage dominant pour pouvoir dénoncer l'oppression auprès du plus grand nombre, tout en étant capable de se forger un autre langage, produit d'une sous-culture émancipatrice, afin d'exister sur un plan communautaire. A cet égard, selon Bourcier, « le 'bilinguisme' de Monique Wittig nous fait comprendre qu' 'être' lesbienne, c'est toujours être exposée à traduire pour se faire entendre. »⁵⁶ Produire du savoir et du sens du point de vue des opprimé-e-s est « une totale réévaluation du monde social, sa totale réévaluation conceptuelle à partir de nouveaux concepts développés du point de vue de l'oppression. [C'est] la science de l'oppression ».⁵⁷ Les lesbiennes vivent dans l'oppression mais doivent produire un discours original depuis ce même lieu afin que chacune opère individuellement et en tant que sujet la conscientisation de l'oppression collective. La norme cherche à discréditer les minorités en les accusant de tenir des raisonnements « non-conceptuels »⁵⁸, d'être finalement des sauvages incapables de rationalité, et surtout de ne pas adopter la posture de l'objectivité jargonnante du scientifique. Les opprimé-e-s doivent jouer un rôle actif dans leur libération en refusant le credo *straight* du « tu n'as pas droit à la parole parce que ton discours n'est pas scientifique »⁵⁹ en s'affirmant experts de leur propre vie, sujet du discours dont ils et elles sont l'objet, pour se doter d'outils de pensée efficaces et adéquats.

La résistance comme potentialité

Prise à son propre jeu d'oppositions bipolaires, la société a paradoxalement aménagé un micro espace de liberté pour les individu-e-s libres refusant de vivre selon l'alignement idéologique nature-société du contrat social de l'hétérosexualité reproductrice⁶⁰. Ce déplacement que Teresa de Laurentis nomme « ex-centricité »⁶¹ est la faille ontologique dans laquelle se dessine un portrait en creux du « j/e »⁶² lesbien. En effet, « lesbienne » n'est pas seulement une orientation sexuelle ou amoureuse, mais une identité politique échappant à la discrimination de la marque du sexe. Le modèle lesbien permet de faire aboutir totalement la révolution des genres en les visitant tous au-delà d'eux-mêmes pour mieux les transcender : « 'lesbienne' est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de *sexe* (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) N'EST PAS une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. »⁶³ D'un point de vue matérialiste, être lesbienne, c'est être a-genre, en tout cas hors du genre, c'est-à-dire ni opprimée par les hommes, ni opprimant les femmes : « Une lesbienne doit donc être quelque chose d'autre, une non-femme, une non-homme, un produit de la société et non pas un produit de la 'nature' ». ⁶⁴ Vivant en dehors des catégories *straight* de l'oppression, lesbienne est donc la construction théorique la plus aboutie pour mener à bien le combat féministe, car elle offre une position stratégique de choix pour repenser les identités genrés et détruire le système hétérosexuel naturaliste. Delphy suggère : « peut-être ne pourrions-nous penser le genre que le jour où nous pourrions *imaginer le non-genre* ». ⁶⁵ Wittig pose le lesbianisme comme une identité politique et économique de résistance à la pensée *straight*. Le lesbianisme est un lieu de conscience politique aux dimensions transformatrices puissantes. Pour les femmes, le lesbianisme politique est un *modus vivendi* à préserver car « détruire 'la femme' (...) ne veut pas dire que nous visions à détruire le lesbianisme (...) pour le moment [il] nous fournit la seule forme sociale dans laquelle nous puissions vivre libres. »⁶⁶ Contrairement aux catégories hommes-femmes vues comme complémentaires, « les lesbiennes, elles, n'existent que par et pour 'les

femmes', il y aurait donc une faille à ce système conceptuel »⁶⁷ conclue Mathieu. C'est dans cette faille, à la fêlure métaphysique et sociale qu'il faut concevoir l'existence lesbienne, engouffrée dans la brèche d'une humanité niée. Wittig opère une déconstruction de l'idéologie hétérosexuelle en tant que système politique d'un « point de vue lesbien » pour citer Turcotte, en se plaçant à la marge de l'hétéro-patriarcat pour pouvoir mieux l'examiner et le subvertir. Mais si les lesbiennes ne sont pas des femmes, quelle légitimité ont-elles à être féministes ?

Dans le féminisme, ce qui concerne une femme concerne par solidarité toutes les autres sans pour autant homogénéiser les particularités au sein du mouvement féministe car cela reviendrait à gommer les spécificités des oppressions et des luttes de certain-e-s, et aurait pour effet de hiérarchiser les priorités militantes en interne, et finalement de rétablir la norme de l'Un, au détriment de l'Autre. D'ailleurs, si toutes sont alliées, il n'y pas de « sororité indifférenciée »⁶⁸ souligne Manastabal ; en cela, Wittig considère que son combat se rapproche du *Black Feminism* des afro-américaines telle qu'Audre Lorde qui professait « oublie que je suis noire, mais ne l'oublie pas »⁶⁹, et des Chicanas⁷⁰ : ce qui concerne les lesbiennes concerne les hétérosexuelles, ce qui touche les noires touche aussi les blanches... En tant que lesbienne, Wittig milite aux côtés des femmes⁷¹ sans distinction de sexualité, d'ethnie ou de classe et fait siennes des questions pourtant spécifiques aux hétérosexuelles comme la contraception. Le mépris de la part de certaines féministes hétérosexuelles à l'égard des lesbiennes – et leur exclusion⁷² – témoigne que leur engagement ne se veut pas contre les oppressions sociales mais pour la défense de ce qu'elles estiment être leurs prérogatives de « vraies » femmes. L'analyse lesbienne et l'analyse féministe sont pourtant indissociables : « Le féminisme rappelle au lesbianisme qu'il doit compter avec son inclusion dans la classe des femmes. Le lesbianisme alerte le féminisme sur sa tendance à traiter de simples catégories physiques comme des essences immuables et déterminantes. »⁷³ Tous les féminismes ne sont pourtant pas compatibles avec le lesbianisme politique.

Lorsque nous parlons de féminisme lesbien, de quel féminisme parlons-nous au juste ? « Pour beaucoup d'entre nous, [féministe] veut dire 'quelqu'un qui lutte pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe'. Pour de nombreuses autres, cela veut dire 'quelqu'un qui lutte pour la femme et pour sa défense' »⁷⁴. Wittig se démarque nettement des féministes de la deuxième vague telle que Betty Friedan auteure de *La femme Mystifiée*⁷⁵ car ce féminisme des femmes blanches hétérosexuelles des classes moyennes ne forme aucun projet de déconstruction et d'abolition de l'idéologie de l'oppression et préfère s'accommoder du système en trouvant des aménagements. Ce féminisme, proche parent du capitalisme, ne remet pas en cause le dogme hétérosexuel et a conduit à des aberrations comme la double journée de travail des femmes, censé être la preuve de leur libération ! Ces aménagements mesquins contribuent d'ailleurs largement au problème en participant à son oblitération théorique et à son invisibilisation : « La transformation des rapports économiques ne suffit pas. Il nous faut opérer une transformation politique des concepts-clefs (...) qui sont stratégiques pour nous. »⁷⁶ Si on ne remet pas en question les fondements mêmes de l'hétéropatriarcat, on est condamné à soigner les symptômes sans jamais réussir à guérir le mal. Wittig conteste également les entourloupes essentialisto-psychanalytiques du mouvement « Psych(analyse) & Po(litique) » d'Antoinette Fouque (qui s'est d'ailleurs approprié le sigle M.L.F en en déposant les droits) et de ce que les *Cultural Studies* américains ont eu la mauvaise idée de nommer le *French Feminism*, effacent ainsi de la scène internationale intellectuelle le féminisme matérialiste français et avec lui toutes ses revendications politiques lesbienne. Julia Kristeva, Hélène Cixous, Luce Irigaray en tête célèbrent une économie du marché, du désir et de l'écriture dite « féminine » parce que fondée sur des référence fantasmatiques et symboliques à l'anatomie de la femme, à sa capacité de jouissance infinie et à sa générosité protectrice naturelle. Ces féministes naturalistes hétéro-centrées encensent l'utérus, le vagin et les seins afin d'en finir avec la

phallocratie utilisant la soi-disant spécificité biologique des femmes – argument à peine croyable salutairement tourné en ridicule par Pat Califia.

A ce féminisme essentialiste hétéro-centré, Wittig oppose le lesbianisme radical qu'elle conçoit comme un féminisme matérialiste totalement accompli où les femmes ne sont plus tenues d'avoir de liens avec les hommes. Des années avant *Gender Trouble* de Judith Butler, Wittig formule une critique interne aux théories et pratiques féministes inaugurant ainsi un courant *post*-féminisme nécessaire ; le féminisme ayant accompli sa révolution, la troisième phase de l'émancipation des femmes est nécessairement lesbienne : si « la femme est l'avenir de l'homme » selon Aragon, le lesbianisme est indiscutablement l'avenir du féminisme. Grande lectrice de Wittig, de Laurentis retient que Wittig a formé « le projet d'une théorie lesbienne distinct de la théorie féministe »⁷⁷ en proposant une théorisation du sujet féministe à partir du sujet lesbienne, et non l'inverse, forçant ainsi le lecteur à se demander non pas si les lesbiennes sont des femmes, mais si toutes les femmes peuvent être lesbiennes ! Si matériellement les lesbiennes ne sont pas des femmes, « politiquement, le féminisme en tant que phénomène théorique et pratique inclut le lesbianisme tout en étant dépassé par lui. Sans le féminisme, le lesbianisme comme phénomène politique n'aurait pas existé. »⁷⁸ Wittig adhère au mouvement idéologique appelé « féminisme » pour mieux s'en départir par la suite en le déconstruisant intégralement, jusqu'à la racine « fem-(me) » et pour en faire disparaître la raison d'être des représentations politiques du langage, c'est-à-dire la classe des femmes puisque comme l'indique Manastabal, ce qui mobilise le combat wittiguien c'est une « prise de conscience qui est prise de connaissance, la dés-identification et la dé-nomination d'avec la femme et le féminisme. »⁷⁹ Finalement, le féminisme wittiguien ne lutte pas pour la libération des femmes – et encore moins de *la* femme – mais pour l'abolition de la classe sociale, politique, économique, culturelle – bref, matérielle – des femmes et donc la mort de la pensée *straight* grâce au point de vue lesbien. Il faudrait trouver un autre mot que « féminisme » pour renvoyer à l'émancipation des femmes, renommer cette notion dont l'appellation n'est pas du tout cohérente avec ses aspirations, car il réassigne les femmes à leur classe tout en prétendant désigner leur libération. Elle stipule que « nous devons détruire [la catégorie de sexe] et commencer à penser au-delà d'elle si nous voulons commencer à penser vraiment, de la même manière que nous devons détruire les sexes en tant que réalités sociologiques si nous voulons commencer à exister. »⁸⁰ Nous devons abolir politiquement et philosophiquement les catégories sociales de sexes et de genres afin de libérer *tou-t-e-s* les individu-e-s. En conséquence, le lesbianisme politisé ne concerne pas uniquement les lesbiennes et les femmes mais tout-e-s les individu-e-s souhaitant renverser la pensée *straight*.

Qui le lesbianisme féministe radical prétend-il défendre et qui a légitimité à en porter les luttes ? Si de fait la sexualité des lesbiennes et des gouines interroge⁸¹ la suprématie hétérosexuelle, elles ne sont des lesbiennes wittigiennes qu'à condition d'avoir politisé et socialement problématisé leur sexualité et leur identité. En construisant le lesbianisme comme un lieu politique théorique – ou *locus* – et non comme un lieu géographique affectif, Wittig se démarque nettement des lesbiennes séparatistes qui non seulement ne sont pas en lutte contre les oppressions faites aux minorités mais ne font qu'entériner la binarité des genres en la fondant sur l'anatomie. Vivant en collectivité, elles sont en résistance contre l'hétéropatriarcat, mais leurs corps étant isolés de la matrice hétérosexuelle, l'expérience matérielle qu'elles font de l'oppression est forcément limitée. Judith Butler⁸² a mésinterprété Wittig en en faisant une prosélyte saphique alors que si le séparatisme est dangereux, l'intégrationnisme l'est tout autant. Ainsi, beaucoup de gays ne font que cautionner l'hétéropatriarcat : « Si nous lesbiennes, homosexuels nous continuons à nous dire, à nous concevoir des femmes, des hommes, nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité. »⁸³ De plus, la catégorie « femme » est une catégorie sociale hétéronormale, par conséquent, celle qui n'obtempère pas devant l'injonction à la « féminité » et qui ne se soumet pas aux hommes n'est pas une femme mais une lesbienne. C'est ainsi qu'il faut concevoir l'affirmation selon laquelle « il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec

des femmes car la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes. »⁸⁴ Pour citer Léo Bersani dans *Homos*, si « le besoin de s'affirmer hétérosexuel est déjà en soit une position hétérosexiste »⁸⁵, les femmes et les hommes hétérosexuel-le-s qui réévaluent le monde à partir d'un point de vue lesbien ne cautionnent pas l'hétérosexisme. Le lesbianisme est un pont de vue politique et une sexualité totale qui va lui au delà des corps et des identités : « L'homosexualité est le désir pour une personne de son propre sexe. Mais c'est aussi le désir pour quelque chose d'autre qui n'est pas connoté. Le désir est résistance à la norme ».⁸⁶ C'est la sexualité au-delà des conditionnements. Wittig, Turcotte⁸⁷ et de nombreux autres féministes, lesbiennes et homosexuels affirment également leur opposition au PACS et à l'adoption par les « couples de même sexe » qui ne font que cautionner la pensée *Straight* et rejettent à leur tour celles et ceux qui ne se soumettent pas au modèle unique. Contrairement à ce qu'affirme le *queer* butlierien, on ne peut pas reformer le modèle hétérosexuel de l'intérieur. Selon Bourcier : « L'approche *queer* se situe aux antipodes du rêve abolitionniste [wittiguien] parce qu'elle fonde sur l'idée que les instruments que l'on a sa disposition pour contrer le régime hétérosexuel viennent de l'hétérosexualité. »⁸⁸ Pour Butler, le corps lesbien ne peut pas se construire en dehors du système *straight* qu'il vise à subvertir : tenter de faire éclater le système n'étant pas une stratégie viable, il a vocation à re-signifier l'hétérosexualité sociale en en transgressant les normes.

Le nouveau modèle épistémique de la lesbienne politique est si fort symboliquement – et finalement décorporalisé – qu'il dépasse largement la problématique lesbienne et/ou féministe et inspire d'autres minorités de genre, de sexe, de sexualité etc. qui veulent aussi prétendre au statu révolutionnaire du non-différent. A cet égard, en traduisant « *The Straight Mind* » par « la pensée hétéro »⁸⁹, la traduction française du *Homos* de Bersani ne rend pas justice à l'analyse qu'il fait de la théorie de Wittig. L'auteure adopte une position universaliste forte lorsqu'elle écrit qu'« être une lesbienne (...) représente historiquement le point de vue le plus humain (...) [car] [elle] peut modifier la pensée et les structures de la société en général, à partir d'un point de vue extrême ».⁹⁰ Wittig veut de l'humain sans genre et donc sans sexe, envisageant à rebours l'épistémologie admise communément. Point d'universalisme républicain et de droit naturel chez Wittig qui propose une autre façon de penser le concept d'humanité et de ce qui en fonde les lois morales : pour accéder à l'universel, il faut d'abord reconnaître tous les particularismes, jusqu'au plus confidentiel. Appartenir à la communauté des Hommes n'est pas un droit inhérent à notre nature humaine mais est le résultat d'un parcours de réflexion et de remise en question de la norme qui crée l'autre au profit de l'un. Le questionnement radical lesbien implique de repenser « à la racine » et de façon transversale les notions de différences, de sexe, de genre, de sexualité mais aussi de classe, de race... en extirpant toute naturalité des constructions socio-psychologiques et discursives de l'oppression de l'un sur l'autre. Ainsi, dans un effort de déconstruction de la pensée *straight*, aux catégories dialectiques d'opposition Un/Autre, Hétéro/Homo, Blanc/Non-blanc, Homme/Femme, on peut ajouter entre autres les couples Cisgenre/Transidentitaire, Mâle/Femelle, Féminin/Masculin, Riche/Pauvre, Citoyen/Sans-papier, Humain/Non humain, Valide/Non-valide, Sain d'esprit/Fou, Enfermé/Libre... Par exemple, ce point de vue est adopté par beaucoup de personnes trans(genres) et trans(sexuelles) qui y ont trouvé le moyen de politiser leurs identités. Le questionnement lesbien féministe ne peut donc pas se limiter à ce que l'on nomme familièrement les « rapports hommes-femmes », c'est un point de vue révolutionnaire, inaugural de sa propre dissolution. Wittig tend la main aux minorités transidentitaire en écrivant : « Pour nous, il existe autant semble-t-il non pas un ou deux sexes mais autant de sexes qu'il y a d'individus »⁹¹ offrant aussi bien malgré elle un terreau fertile à la dépolitisation des théories *queer* (le « tordu », par opposition au « droit » ou *straight*) inspirées par la conception de la dissémination du couple Deleuze-Guattari, rapidement elles-mêmes créatrices d'une norme anti-nature : multitude des genres et polysexualités *versus* hétéronormativité. Il ne faut pas

perde de vue que la pensée wittigienne ne vise pas la transgression – encore moins leur parodie – des genres mais leur abolition pure et simple par la conscientisation de chacun-e.

Être une femme est une identité résultant d'une construction sociale arbitraire qui se pare des ornements de la naturalité. Wittig prolonge cette notion de vécu en la repolitisant grâce à la notion de matérialité : les femmes sont le produit de l'expérience concrète de l'oppression et forment en cela la « catégorie femmes ». Le sexage est le marquage inextricable par l'appropriation privée et public par les maîtres-hommes du corps des femmes qui se retrouvent dans l'impossibilité de parler et d'agir. La notion de femme est l'Autre du masculin ; l'homme a créé la femme à son image pour en obtenir tout ce dont il a besoin. Comme les autres minorités, les femmes sont exclues de la communauté humaine. Wittig s'oppose à ce que certain-e-s nomment la « fierté de la différence », qui constitue pour elle un mode d'exclusion instauré par l'oppressé-e elle/lui-même. Elle dénonce toute conceptualisation de la différence comme constitutive et indépassable. Ainsi, en nommant les catégories de la différence, la dialectique marxiste permet de les penser en les faisant entrer en opposition. Découlant de l'idée d'une nature féminine immuable, le présupposé hétérosexuel doit lui aussi être déconstruit car l'hétérosexualité est un système politique de mise au pas de la classe femmes au bénéfice exclusif de la classe hommes. Cette pensée à la fois sexiste et hétérocentrée qui assimilent anatomie, genre social et sexualité, Wittig la désigne sous le nom de « pensée *straight* » en référence à la pensée sauvage lévi-straussienne. Le discours de la pensée *straight* est omniprésent dans tous les domaines où du discours est produit, en particulier en sciences humaines et dans la psychanalyse. Ce discours est d'autant plus insaisissable que sa force est d'être paradoxalement silencieux. Wittig appelle tout-e-s les opprimé-e-s à façonner leur propre langage afin de ne plus laisser l'opresseur parler d'eux/elles et pour eux/elles, à leur place. Pour libérer les femmes, c'est-à-dire faire éclater l'identité « femme », Wittig construit un autre modèle sociopolitique : la lesbienne « guerrillère », qui existe hors du système de pouvoir hommes *versus* femmes puisque sa seule existence est la preuve qu'il est possible de vivre sans liens avec les hommes. Pour cette raison, le lesbianisme radical appartient au féminisme matérialiste tout en les dépassant largement ; il n'est pas réductible à la question de l'orientation sexuelle et/ou amoureuse. Les lesbiennes élargissent le combat des femmes en permettant aux militantes et aux penseuses hétérosexuelles de dénaturiser définitivement leur rapport à l'opresseur. Le lesbianisme féministe radical n'est ni un lesbianisme séparatiste ni un lesbianisme intégrationniste mais un universalisme total atteint durant la troisième phase dialectique, qui permet d'englober absolument tous les individu-e-s. Cette démarche intellectuelle est fondamentalement différente de celle de Butler et du *Queer* puisqu'il ne s'agit pas de subvertir le système en en réinventant les codes pour les brouiller, mais bien de fournir un modèle épistémique de conscientisation pour les opprimé-e-s afin de (sur)vivre philosophiquement et symboliquement hors de ce système. C'est parce que Wittig ressent l'oppression individuellement et qu'elle la théorise collectivement que le sujet de l'écrivain est « nous » et que la lesbienne wittigienne est avant tout un modèle porteur d'inspiration. Wittig l'amazone a été prophétesse en son pays, et comme telle, entendue et reconnue des décennies après la publication de ces œuvres, à travers les échos approximatifs des *Gender Studies* qui doivent pourtant tout à cette visionnaire, co-fondatrice du MLF. Wittig est philosophe, enterrée et plagiée par ses héritières ingrates, elle ose prendre pour objet d'étude et produire la pensée à partir de ce qui est socialement conçu comme le néant, c'est-à-dire la vie des femmes. Son travail théorique et littéraire permet de pointer les mécanismes de d'exploitation sexiste et de les rendre inopérants. Pourtant, Wittig ne perçoit pas elle-même toutes les implications et la capacité transformatrice de sa théorie. Par exemple, c'est à partir de la déconstruction wittigienne que les trans peuvent introduire et problématiser une notion qui existe aussi dans les interstices de la pensée *straight* : l'identité de genre psychique. En cela, la pensée wittigienne est postmoderne puisqu'elle contient déjà la matière de son propre dépassement : « Au moins pour une femme, vouloir devenir un homme prouve qu'elle a échappé à sa

programmation initiale. Mais même si elle le voulait de toutes ses forces, elle ne pourrait pas devenir un homme. Car devenir un homme exigerait d'une femme qu'elle ait non seulement l'apparence extérieur d'un homme, ce qui est aisé, mais aussi la conscience, c'est à dire la conscience de quelqu'un qui dispose par droit d'au moins deux esclaves 'naturelles' durant son temps de vie. »⁹²

Notes

- [1] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 41.
- [2] Cette conférence a eu lieu à la librairie libertaire *La Gryffe* le 4 octobre 1998 à Lyon. Elle s'est tenue en prolongement au travail de rédaction et de compilation accompli dans *L'extrême droite et les femmes. Enjeux et actualité*, C. Lesselier et F. Venner (éds.), Villeurbanne, Golias, 1997. Dans la veine de Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin, les auteures s'attachent à pointer et analyser les fondements sexistes des courants idéologiques des parties d'extrême droite. Notons que C. Lesselier est citée par Wittig parmi celles qui lui ont donné « le pouvoir d'attaquer le monde *straight* sur un plan conceptuel » sans pour autant avoir directement influencé la rédaction du recueil *La Pensée straight*. Cf. Monique Wittig dans son introduction à *La Pensée straight*, *op. cit.*, pp. 14-5.
- [3] Monique Wittig, « La Pensée straight », *op. cit.*, p. 61. Cet article a tout d'abord fait l'objet d'une communication dédiée aux lesbiennes américaines à New York en 1978, puis a paru en français dans *Questions Féministes* n°7, 1980 et finalement en anglais sous le titre « *The Straight Mind* », dans *Feminist Issues*, Colloque « Le Deuxième Sexe, 30 ans après, 1979 », vol. I, n°1, été 1980. Il a été traduit par Marie-Hélène Bourcier pour l'édition de 2001 du recueil *La Pensée straight* aux éditions Balland.
- [4] Monique Wittig, *La Pensée straight*, *op. cit.* Les anglophones ont eu la chance d'avoir accès à une partie de son œuvre théorique grâce à *The Straight Mind and Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1992.
- [5] Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, t. II. L'Expérience vécue*, Paris, Gallimard, 'Folio essai', 1976, p. 13.
- [6] Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones, Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Balland, 2001, p. 104.
- [7] Marci Rothenburg, Margaret Stephenson, Gille Wittig et Monique Wittig, « Combat pour la libération de la femme », in C. Bernheim, L. Kandel, F. Picq et N. Ringart (éds.), *MLF, textes premiers*, Paris, Stock, 2009, p. 17. Article fondateur originellement paru dans *L'Idiot International* n°6, mai 1970. Le titre souhaité par ses auteurs était « Pour un mouvement de libération des femmes ».
- [8] Cf. la partie III. « Mythes », in Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, t. I. Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 'Folio essai', 1976, pp. 237-408.
- [9] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 49. Article originellement paru dans *Questions Féministes*, n°8, mai 1980.
- [10] C. Bernheim, L. Kandel, F. Picq et N. Ringart (éds.), *MLF, textes premiers*, Paris, Stock, 2009, p. 169.
- [11] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 36.
- [12] Cf. Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992. Cf. Michèle Causse, *Contre le sexage*, Paris, Balland, 2000.
- [13] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 39.
- [14] Cf. Christine Delphy, *L'Ennemi principal 1, Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 'Nouvelles Questions féministes', 2002.
- [15] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 52.
- [16] Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, *op. cit.*, p. 39.
- [17] Roman écrit par Nathaniel Hawthorne vers 1850, *La Lettre écarlate* raconte les meurs d'une communauté puritaine du Massachusetts au milieu du XVIIème siècle. Hesther Prynne est contrainte de porter la lettre « A » comme Adultère, car elle est soupçonnée d'avoir trompé son mari. Elle donne naissance à une petite fille et décide de se réapproprier et d'ennoblir la lettre « A » qui alourdit ses robes du poids de la culpabilité, en la décorant de broderies dorées afin de lui donner un sens nouveau et de montrer que grâce à ces talents de couturière, elle n'est pas une simple pécheresse. Parmi les différentes significations de la lettre « A » ; en anglais, on pense notamment à « *Affection*, « *Autonomy* », « *Affirmation*, « *Art* »... Cf. Nathaniel Hawthorne, *The Scarlet Letter*, a Norton critical edition, New York, W.W. Norton & Company Inc., 1988.
- [18] Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, t. II. L'Expérience vécue*, *op. cit.*, p. 13.
- [19] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 58.
- [20] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 40.
- [21] Monique Wittig, « Paradigmes », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 86.
- [22] Monique Wittig, « Homo Sum », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 78.
- [23] Marci Rothenburg, Margaret Stephenson, Gille Wittig et Monique Wittig, « Combat pour la libération de la femme », in C. Bernheim, L. Kandel, F. Picq et N. Ringart (éds.), *MLF, textes premiers*, *op. cit.*, p. 11.
- [24] Monique Wittig, « Homo Sum », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 78. La seconde citation intérieure est tirée de l'*Héautontimoroumenos* de Térence. Le titre en latin de l'essai signifie « je suis un homme » et s'inspire

- de la pièce susnommée de Térence dans laquelle se trouve la formule : « *Homo sum, humani a me nihil alium puto* » : « Je suis un homme, rien de ce qui concerne les hommes ne m'est étranger ». Ma traduction.
- [25] Cf. Monique Wittig, « Homo Sum », in *La Pensée straight, op. cit.*, pp. 71-9.
- [26] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 51.
- [27] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 36. Cf. « Différence » et « Hétérosexualité » dans « Paradigmes », *op. cit.*, pp. 82-3.
- [28] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 36.
- [29] Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones, op. cit.*, p. 105. Bourcier critique ce qu'elle nomme la « Lesbeavoir » et l'apologie beauvoirienne de l'homosexualité féminine de situation (pp. 101-11). Cf. Marie-Jo Bonnet, « Un universalisme sans universalité. La lesbienne dans *Le Deuxième Sexe* » [en ligne]. 5/05/2007. Disponibilité et accès [consulté le 1/10/2010]. Disponibilité et accès : http://sisyphe.org/article.php?id_article=2003 Cf. « Chapitre IV. La Lesbienne », in Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, t. II. L'Expérience vécue, op. cit.*, pp. 192-218.
- [30] C. Bernheim, L. Kandel, F. Picq et N. Ringart (éds.), *MLF, textes premiers, op. cit.*, p. 191.
- [31] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, pp. 57-8.
- [32] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight, op. cit.*, pp. 46-7.
- [33] Monique Wittig dans son introduction, in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 13.
- [34] Cf. Adrienne Rich, « *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* », in *Blood, Bread and Poetry : selected prose 1979-1985*, New York, Norton Paperback, 1996, pp. 23-75. Paru en français sous le titre « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, n°1, 1981. En revanche, Wittig rejette l'idée d'un « continuum lesbien » impliquant que les lesbiennes doivent exclusivement et au maximum s'identifier aux femmes afin de construire leur identité indépendamment du regard des hommes.
- [35] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 36.
- [36] Cf. Christine Delphy, *L'Ennemi principal I, Économie politique du patriarcat, op. cit.*
- [37] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 38.
- [38] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 36.
- [39] Cf. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, pocket 'Agora', 1962. Il développe ses premières théories dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, sa thèse publiée en 1948, qui pose les jalons du Structuralisme à partir d'une étude sur le terrain de tribus aborigènes australiennes. Il y défend la théorie de l'alliance fondée sur un modèle mathématique (« groupe de Klein ») d'échanges des femmes parmi les hommes.
- [40] Monique Wittig, « La Pensée straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 57.
- [41] Cf. Monique Wittig, « A propos du contrat social », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 66-7. Le mot « hétérosexualité » n'est d'ailleurs apparu dans la langue française qu'en 1894.
- [42] Monique Wittig, « Le Point de vue, universel ou particulier (avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes) », *op. cit.*, p. 94. Wittig fait sans doute une référence intertextuelle au *Séminaire sur 'La Lettre volée'* de Jacques Lacan. Cf. « *The Purloined Letter* », in Edgar Allan Poe, *The Fall of the House of Usher and Other Writings*, Londres, Penguin Classics, 2003, pp. 281-99. Cette histoire parue en 1856 raconte comment le détective August Dupin enquête sur la disparition d'une lettre ; le coupable est finalement arrêté mais une fouille minutieuse de son appartement ne permet pas de la retrouver. En effet, pour trouver cette lettre, il ne faut pas la supposer cachée, mais bien en évidence sur un bureau, maquillée sous l'apparence de la banalité.
- [43] Marci Rothenburg, Margaret Stephenson, Gille Wittig et Monique Wittig, « Combat pour la libération de la femme », in C. Bernheim, L. Kandel, F. Picq et N. Ringart (éds.), *MLF, textes premiers, op. cit.*, p. 16.
- [44] Monique Wittig, « Homo sum », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 71.
- [45] « *There was no use in trying to emancipate a wife who had not the dimmest notion that she was not free ; and he had long since discovered that May's only use of the liberty she supposed herself to possess would be to lay it on the altar of her wifely adoration.* » Edith Wharton, *The Age of Innocence*, New York, Simon and Schuster Inc., 1996, pp. 213-4. Ma traduction.
- [46] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 37.
- [47] Monique Wittig, « Homo Sum », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 56.
- [48] Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones, op. cit.*, p. 92. Lire à ce propos le chapitre « Butch », pp. 87-111.
- [49] Sharon Marcus, « Quelques problèmes de l'histoire lesbienne », in Didier Eribon (éd.), *Les Études gay et lesbiennes*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1998, p. 41
- [50] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, pp. 56-7. Cf. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, tome I, La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 'TEL', 1976.
- [51] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 55. Les pages 54-5 contiennent des paragraphes savoureux sur les aberrations langagières de l'ordre symbolique. Cf. Cécile Nisol, « Psychanalyse, société et 'vie lesbienne', rien qu'une incompatibilité d'hu-mœurs ? » [en ligne]. 18/04/2007 [consulté le 1/10/2010]. Disponibilité et accès : <http://sisyphe.org/sisypheinfo/spip.php?article105>
- [52] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 58.
- [53] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 51.
- [54] Monique Wittig, « La Pensée straight », in *La Pensée straight, op. cit.*, p. 56.
- [55] Cependant, une conscience dominée et réduite au silence n'est pas nécessairement une conscience aliénée, cf. « Quand céder n'est pas consentir », in Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique., op. cit.*, pp. 137-225.

- [56] M.-H. Bourcier, « Wittig la politique », in Monique Wittig, in *La Pensée straight*, op. cit., p. 29. Article intitulé ainsi en référence à *Paris la politique* de Wittig, paru en 1999.
- [57] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 51.
- [58] Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique*, op. cit., p. 219.
- [59] Monique Wittig, « La Pensée straight », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 57.
- [60] Cf. Monique Wittig, « A propos du contrat social », in *La Pensée straight*, op. cit., pp. 63-9. Paru originellement in Didier Eribon (éd.), *Les Études gay et lesbiennes*, op. cit., 1998, pp. 57-64.
- [61] Teresa De Laurentis, « Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes », in M.-H. Bourcier et Suzette Robichon (éds.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes, autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Actes du colloque des 16-17 juin, 2001, Paris, pp. 37-8.
- [62] Cf. Monique Wittig, *Le Corps Lesbien*, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.
- [63] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 52.
- [64] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., pp. 46-7.
- [65] Cf. Christine Delphy, *L'Ennemi principal 1, Économie politique du patriarcat*, op. cit., p. 260.
- [66] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 52.
- [67] N-C Mathieu, « La Révolution d'un point de vue », in Monique Wittig, *La Pensée straight*, op. cit., p. 18.
- [68] Propos de Manastabal retranscrits par M.-H. Bourcier, « Wittig la politique », in Monique Wittig, in *La Pensée straight*, op. cit., p. 27.
- [69] Cf. Audre Lorde, « *Age, Race, Class and Sex : Women Redefining Difference* » et « *The Uses of Angers : Women Responding to Racism* », in *Sister Outsider*, New York, The Crossing Press/Trumansburg, 1984, pp. 114-23, 124-33.
- [70] Cf. Cherrie Moraga et Gloria Anzaldua (éds.), *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*, New York, Women of Color Press/Kitchen Table, 1984.
- [71] Cf. Marie-Jo Bonnet, « Les Gouines rouges », *Ex-Aequo*, n°11, octobre 1997, p. 33.
- [72] Cf. Monique Wittig, « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes », in *Amazonnes d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, Montréal, vol. II, n°201, juillet 1983. Cf. Carole Roussopoulos, *Debout! Une histoire du Mouvement de libération des femmes*, France/Suisse, 1999.
- [73] Monique Wittig, 'Lesbiennes' dans « Paradigmes », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 85.
- [74] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., pp. 47-8.
- [75] Cf. Betty Friedan, *The Feminine Mystic*, Londres, Penguin Books, 1992.
- [76] Monique Wittig, « La Pensée straight », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 59.
- [77] Teresa De Laurentis, « Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes », in M.-H. Bourcier et Suzette Robichon (éds.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes, autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Actes du colloque des 16-17 juin, 2001, Paris, p. 36.
- [78] Monique Wittig, 'Lesbiennes' dans « Paradigmes », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 85.
- [79] Propos de Manastabal retranscrits par M.-H. Bourcier, « Wittig la politique », in Monique Wittig, in *La Pensée straight*, op. cit., p. 26.
- [80] Monique Wittig, « La Catégorie de Sexe », in *La Pensée straight*, op. cit., pp. 40-1.
- [81] Cf. Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 43.
- [82] Cf. Judith Butler, « III. Monique Wittig : *Bodily Disintegration and Fictive Sex* », in *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999, pp. 141- 63.
- [83] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 58.
- [84] Monique Wittig, « La Pensée Straight », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 61. Cf. Monique Wittig, 'femme', dans « Paradigmes », in *La Pensée Straight*, op. cit., pp. 82-3.
- [85] Léo Bersani, *Homos : repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 58.
- [86] Monique Wittig, « Paradigmes », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 81.
- [87] Cf. Louise Turcotte, « La Révolution d'un point de vue », in *La Pensée straight*, op. cit. p. 21.
- [88] Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones*, Paris, Balland, 2001, p. 139.
- [89] Léo Bersani, *Homos : repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 58.
- [90] Monique Wittig, « Homo sum », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 71.
- [91] Monique Wittig, 'Sexualité', dans « Paradigmes », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 86.
- [92] Monique Wittig, « On ne naît pas femme », in *La Pensée straight*, op. cit., p. 46.

Bibliographie

- Beauvoir (de), Simone, *Le Deuxième Sexe* (deux tomes), Paris, Gallimard, 'Folio essai', 1976.
- Bernheim, Catherine, Liliane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart (éds.), *MLF, textes premiers (collectif)*, Paris, Stock, 2009.
- Bersani, Léo, *Homos : repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- Bourcier, Marie-Hélène, *Queer zones. Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.
- Bourcier, Marie-Hélène et Suzette Robichon (éds.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes, autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Actes du colloque des 16-17 juin, 2001, Paris.
- Butler, Judith, *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999.

Delphy, Christine, *L'Ennemi principal 1, Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 'Nouvelles Questions féministes', 2002.

Eribon, Didier (éd.), *Les Études gay et lesbiennes*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1998.

Mathieu, Nicole-Claude, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991.

Roussopoulos, Carole, *Debout! Une histoire du Mouvement de libération des femmes*, France/Suisse, 1999.

Wittig, Monique, *Le Corps Lesbien*, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

Wittig, Monique, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.